SECTION XXIX.

Qu'il est des pays où les ouvrages sont plutôt apprétiez à leur valeur, que dans d'autres.

En second lieu, comme le public n'est pas également éclairé dans tous les pays, il est des lieux où les gens du métier peuvent le tenir plus longtems dans l'erreur qu'ils ne le peuvent tenir en d'autres contrées. Par exemple, les tableaux exposez dans Rome, seront plutôt apprétiez à leur juste valeur, que s'ils étoient exposez dans Londres ou dans Paris. Les Romains naissent presque tous avec beaucoup de sensibilité pour la peinture, & leur goût naturel a encore des occasions fréquentes de se nourrir & de se perfectionner par les ouvrages excellens qu'on rencontre dans les Eglises, dans les Palais, & presque dans toutes les Maisons où l'on peut entrer. Les mœurs & les usages du pays y laissent encore un grand vuide dans les journées de tout le monde, même dans celles de ces Artisans condam-

nez ailleurs à un travail qui n'a guéres plus de relâche que le travail des Danaïdes. Cette inaction, l'occasion continuelle de voir de beaux tableaux, & peut-être aussi la sensibilité des organes plus grande dans ces contrées-là que dans des pays froids & humides, rendent le goût pour la peinture si général à Rome, qu'il est ordinaire d'y voir des tableaux de prix jusques dans des boutiques de Barbiers, & ces Messieurs en expliquent avec emphase les beautez à tous venans, pour satisfaire à la nécessité d'entretenir le monde, que leur profession leur imposoit dès le tems d'Horace. Enfin dans une nation industrieuse, & capable de prendre toute sorte de peine pour gagner sa vie, sans être assujettie à un travail réglé, il s'est formé un peuple entier de gens qui cherchent à faire quelque profit par le moyen du commerce des tableaux.

Ainsi le public de Rome est presque composé en entier de Connoisseurs en peinture. Ils sont, si l'on veut, la plûpart des Connoisseurs médiocres, mais du moins ils ont un goût de comparaison qui empêche les gens du métier de leur en imposer aussi facilement qu'ils peuvent en imposer ailleurs. Si le pu-

blic de Rome n'en ſçait point aſſez pour réfuter méthodiquement leurs faux raiſonnemens, il en ſçait aſſez du moins pour en ſentir l'erreur, & il s'informe, après l'avoir ſentie, de ce qu'il faut dire pour la réfuter. D'un autre côté les gens du métier deviennent plus circonſpects, lorſqu'ils ſentent qu'ils ont affaire avec des hommes éclairez. Ce n'eſt point parmi les Théologiens que les Novateurs entreprennent de faire des Proſélites de bonne foi.

Le Peintre qui travaille dans Rome, parvient donc bientôt à la réputation dont il eſt digne, principalement quand il eſt Italien. Les Italiens preſque auſſi amoureux de la gloire de leur nation que les Grecs le furent autrefois, ſont très-jaloux de cette illuſtration qu'un peuple s'acquiert par la ſcience, & par les beaux arts. Quant aux ſciences, il faut bien que tous les Italiens tombent d'accord de ce qu'a écrit Monſieur Ottieri dans l'Hiſtoire de la guerre allumée, au ſujet de la ſucceſſion de Charles II. Roi d'Eſpagne. (*a*) Cet Auteur, après avoir dit que les Italiens ne doivent plus appeller les habitans des Provinces ſituées au Nord comme au Cou-

(*a*) *Imprimée à Rome en* 1728.

chant de l'Italie, les Barbares, mais les Ultramontains, à cause de la politesse qu'ils ont acquise, ajoute : (a) *E i nostri Italiani benche forniti di senmo e capacità non inferiore all' altre Nationi, sono rimasi per questa & per altre cagioni auviliti, e presso che abietti nel preggio dell' eccellente litteratura.* Mais les Italiens ne pensent pas de même sur les beaux arts. Tout Italien devient donc un Peintre pour les tableaux d'un Peintre étranger. Il plaint même, pour ainsi dire, les idées capables de faire beaucoup d'honneur à l'inventeur, d'être nées dans d'autres cerveaux que dans les cerveaux de ses compatriotes. Un de mes amis fut le témoin oculaire de l'avanture que je vais raconter.

Personne n'ignore les malheurs de Bellizaire, réduit à demander l'aumône sur les grands chemins, après avoir souvent commandé avec des succez éclatans les armées de l'Empereur Justinien. Vandick a fait un grand tableau de chevalet, où cet infortuné Général est représenté dans la posture d'un Mendiant qui tend la main devant les passans. Chacun des personnages qui le regardent, y paroît ému d'une compassion

(a) *Page 196.*

qui porte le caractere de l'âge & de la condition de celui qui la témoigne. Mais on attache d'abord ses regards sur un soldat, dont le visage & l'attitude font voir un homme plongé dans la réverie la plus sombre, à la vûë de ce guerrier tombé dans la derniere misere d'un rang qui fait l'objet de l'ambition des Militaires. Ce personnage est si parlant, qu'on croit lui entendre dire : Voilà quelle sera peut être ma destinée après quarante campagnes. Un Seigneur de la grande Bretagne étant à Rome, où il avoit porté ce tableau, le fit voir à Carle-Maratte. Quel dommage dit ce Peintre, par une de ces saillies qui font avec un trait la peinture du fond du cœur, qu'un Ultramontain nous ait prévenu dans cette invention ! J'ai même entendu dire à des personnes dignes de foi, que parmi le bas peuple de Rome, il s'étoit trouvé des hommes assez ennemis de la réputation de nos Peintres François, pour déchirer les estampes gravées d'après le Sueur, le Brun, Mignard, Coypel & quelques autres Peintres de notre nation, que les Chartreux de cette Ville ont placées avec des estampes gravées d'après des Peintres Italiens dans la gallerie qui regne sur le

cloître du Monaſtere. Les comparaiſons qui s'y faiſoient tous les jours entre les Maîtres François & les Maîtres Italiens, avoient autant irrité nos Romains jaloux, que les comparaiſons qui ſe faiſoient à Paris, il y a quatre-vingt ans, entre les tableaux que le Sueur avoit peints dans le petit cloître des Chartreux de cette Ville, & ceux que peignoit le Brun, irritoient les Eleves de ce dernier. Comme il fallut alors que les Chartreux de Paris enfermaſſent les tableaux de le Sueur, pour les mettre à couvert des outrages que leur faiſoient quelques Eleves de le Brun, il a fallu que les Chartreux de Rome ne laiſſaſſent plus ouverte à tous venans la gallerie où les eſtampes des Peintres François ſont expoſées.

Le préjugé des François eſt en faveur des étrangers où il ne s'agit pas de cuiſine & de bon air, mais celui des Italiens eſt contraire aux Ultramontains. Le François ſuppoſe d'abord l'Artiſan étranger plus habile que ſon concitoyen, & il ne revient de cette erreur, quand il s'eſt abuſé, qu'après pluſieurs comparaiſons. Ce n'eſt pas ſans peine qu'il conſent d'eſtimer un Artiſan né dans le même pays que lui, autant qu'un Artiſan

né à cinq cens lieuës de la France. Au contraire, la prévention de l'Italien est peu favorable à tout étranger qui professe les arts libéraux. Si l'Italien rend justice à l'étranger, c'est le plus tard qu'il lui est possible. Ainsi les Italiens, après avoir négligé longtems le Poussin, le reconnurent enfin pour un des grands Maîtres qui jamais ait manié le pinceau. Ils ont aussi rendu justice au génie de M. le Brun. Après l'avoir fait Prince de l'Académie de Saint Luc, ils parlent encore avec éloge de son mérite, en appuyant un peu trop néanmoins sur la foiblesse du coloris de ce grand Poëte, quoiqu'il vaille mieux que celui de bien des grands Maîtres de l'Ecole Romaine. Les Italiens en général peuvent se vanter de leur circonspection, & les François de leur hospitalité. M. Algaroti dit dans l'Epître de son livre sur la Philosophie de Newton, & qu'il adresse à M. de Fontenelle : Sans la traduction de quelques livres François, nous ne verrions rien de nouveau en Italie, que des recueils de vers, & des chansons dont nous sommes inondez. (*a*)

Le public ne se connoît pas en pein-

(*a*) *Algaroti, Epître sur le Newtonianisme, datée du 24. Janvier 1736.*

ture à Paris autant qu'à Rome. Les François en général n'ont pas le sentiment intérieur aussi vif que les Italiens. La différence qui est entr'eux, est déja sensible dans les peuples qui habitent aux pieds des Alpes du côté des Gaules & du côté de l'Italie; mais elle est encore bien plus grande entre les naturels de Paris & les naturels de Rome. Il s'en faut encore beaucoup que nous ne cultivions, autant qu'eux, la sensibilité pour la peinture, communes à tous les hommes. Généralement parlant, on n'acquiert pas ici aussi-bien qu'à Rome, le goût de comparaison. Ce goût se forme en nous-mêmes, & sans que nous y pensions. A force de voir des tableaux durant la jeunesse, l'idée, l'image d'une douzaine d'excellens tableaux se grave & s'imprime profondément dans notre cerveau encore tendre. Or ces tableaux qui nous sont toujours présens, dont le rang est certain, & dont le mérite est décidé, servent, s'il est permis de parler ainsi, de piéces de comparaison, qui donnent le moyen de juger sainement à quel point l'ouvrage nouveau qu'on expose sous nos yeux, approche de la perfection où les autres Peintres ont atteint, & dans quelle classe il est digne d'être

placé. L'idée de ces douze tableaux qui nous est présente, produit une partie de l'effet que les tableaux mêmes produiroient, s'ils étoient à côté de celui dont nous voulons discerner le mérite, & connoître le rang. La différence qui peut se trouver entre le mérite de deux tableaux exposez à côté l'un de l'autre, frappe tous ceux qui ne sont pas stupides.

Mais pour acquérir ce goût de comparaison qui fait juger du tableau présent par le tableau absent, il faut avoir été nourri dans le sein de la Peinture. Il faut, principalement durant la jeunesse, avoir eu des occasions fréquentes de voir dans une assiete d'esprit tranquille, plusieurs tableaux excellens. La liberté d'esprit n'est guéres moins nécessaire pour sentir toute la beauté d'un ouvrage, que pour le composer. Pour être bon spectateur, il faut avoir cette tranquillité d'ame qui ne naît pas de l'épuisement, mais bien de la sérénité de l'imagination.

Phœdri libellos legere si desideras,
Vaces oportet, Eutyche, à negotiis
Ut liber animus sentiat vim carminis. (a)

Or nous vivons en France dans une suite continuelle de plaisirs ou d'occupa-

(a) *Phædr. lib.* 3. *Prolog.*

tions tumultueuſes qui ne laiſſent preſque point de vuide dans les journées, & qui nous tiennent toujours ou diſſipez ou fatiguez. On peut dire de nous ce que Pline diſoit des Romains de ſon tems, un peu plus occupez que les Romains d'aujourd'hui, quand il ſe plaint de la légereté de l'attention qu'ils donnoient aux ſtatuës ſuperbes, dont pluſieurs portiques étoient ornez. (a) *Magni negotiorum officiorumque acervi abducunt omnes à contemplatione talium, quoniam otioſorum & in magno loci ſilentio apta admiratio talis eſt.* Notre vie eſt un perpétuel embarras, ou bien pour faire une fortune capable de ſatisfaire à nos beſoins qui ſont ſans bornes, ou bien pour la maintenir, dans un pays où il n'eſt pas moins difficile de conſerver du bien que d'en acquérir. Les plaiſirs qui ſont encore plus vifs & plus fréquens ici que par tout ailleurs, ſe ſaiſiſſent du tems que nous laiſſent les occupations que la fortune nous a données, ou que notre inquiétude nous a fait rechercher. Bien des courtiſans ont vécu trente ans à Verſailles, paſſant réguliérement cinq ou ſix fois par jour dans le grand appartement, à qui l'on feroit encore accroire que les

(a) *Hiſt. lib. 36. cap. 5.*

Pélerins d'Emaüs sont de le Brun, & que les Reines de Perse aux pieds d'Alexandre, sont de Paul Véronese. Les François me croiront sans peine.

Voilà pourquoi le Sueur a mérité sa réputation si longtems avant que d'en joüir. Le Poussin que nous vantons tant aujourd'hui, fut mal soutenu par le public, lorsque dans ses plus beaux jours il vint travailler en France. Mais quoiqu'un peu tard, les personnes désintéressées, & dont l'avis est conforme à la vérité, se reconnoissent, & prenant confiance dans un sentiment qu'elles voyent être le sentiment du plus grand nombre, elles se soulevent contre ceux qui voudroient faire marcher de pair deux ouvriers trop inégaux. L'un monte d'un degré toutes les années, tandis que l'autre descend d'un degré, & ces Artisans se trouvent enfin placez à une telle distance, que le public désabusé s'étonne de les avoir vus à côté l'un de l'autre. Concevons-nous aujourd'hui qu'on ait mis durant un tems Monsieur Mignard à côté de Monsieur le Brun? Peut-être que nous serons aussi surpris dans vingt ans, quand nous viendrons à faire réflexion sur les paralelles qui se font aujourd'hui.

La même chose est arrivé dans l'Ecole d'Anvers, où le public n'est guéres plus connoisseur en peinture qu'à Paris. Avant que Vandick eût travaillé en Angleterre, les autres Peintres lui donnoient des rivaux que le public abusé croyoit voir marcher à côté de lui. Mais la distance entr'eux paroît infinie aujourd'hui, parce que chaque jour l'erreur a perdu un partisan, & la vérité en a gagné un. Lorsque l'Ecole de Rubens étoit dans sa force, les Dominiquains d'Anvers voulurent avoir quinze grands tableaux de dévotion pour orner la nef de leur Eglise. Vandick content du prix qu'on proposoit, se présenta pour les faire tous. Mais les autres Peintres firent suggérer à ces bons Peres de partager l'ouvrage, & d'employer douze des Eleves de Rubens, qui paroissoient être à peu près de la même classe. On fit entendre à ces Religieux que la diversité des mains rendroit la suite de ces tableaux plus curieuse, & que l'émulation obligeroit encore chaque Peintre à se surpasser lui-même dans un ouvrage destiné pour être comparé perpétuellement avec les ouvrages de ses concurrens. Des quinze tableaux Vandick n'en fit que deux, qui sont la flagellation & le portement de Croix.

Le public ne pense aujourd'hui qu'avec indignation aux rivaux qu'on donna pour lors à Vandick.

Comme nous avons vu en France plus de Poëtes excellens que de grands Peintres, le goût naturel pour la Poësie a eu plus d'occasion de s'y cultiver que le goût naturel pour la Peinture. Si les beaux tableaux sont presque tous renfermez à Paris dans des lieux où le public n'a pas un libre accès, nous avons des théâtres ouverts à tout le monde, où l'on peut dire, sans craindre le reproche de s'être laissé aveugler par le préjugé de nation presque aussi dangereux que l'esprit de Secte, qu'on représente les meilleures piéces de théâtre qui ayent été faites depuis le renouvellement des lettres. Les étrangers n'adoptent point les Comédies & les Tragédies des autres nations avec le même empressement, ni le même respect pour les Auteurs, qu'ils adoptent les nôtres. Les étrangers traduisent nos Tragédies, mais ils se contentent d'imiter celles des autres nations. La plûpart des jeunes gens fréquentent les théâtres en France, & sans qu'ils y pensent, il leur demeure dans la tête une infinité de piéces de comparaison & de pierres de touche. Les femmes

hantent nos spectacles aussi librement que les hommes, & l'on parle souvent dans le monde de poësie, & principalement de poësie dramatique. Ainsi le public en sçait assez pour rendre justice très-promptement aux mauvaises piéces, & pour soutenir les bonnes contre la cabale.

La justice que le public rend aux ouvrages qui se publient par la voie de l'impression, peut bien se faire attendre durant quelques mois ; mais ceux qui paroissent sur le théâtre, ont plutôt rempli leur destinée. Il n'y auroit rien de certain en vertu des lumieres humaines, si quatre cens personnes qui s'entrecommuniquent leur sentiment, pouvoient croire qu'elles sont touchées, quand elles ne le sont pas, ou si elles pouvoient être touchées, sans qu'on leur eût présenté un objet réellement intéressant. Véritablement le public ne sçauroit faire si-tôt la différence du bon à l'exquis. Ainsi le public ne louëra point d'abord une piéce comme Phedre, autant qu'elle le mérite. Il ne sçauroit concevoir tout le prix de l'ouvrage, qu'après l'avoir vu plusieurs fois, ni lui donner la prééminence dont il est digne, qu'après avoir comparé durant un tems le plaisir qu'il lui

lui fait, avec le plaisir que lui font ces ouvrages excellens qu'une longue approbation a consacrez.

SECTION XXX.

Objection tirée des bons ouvrages que le public a paru désapprouver, comme des mauvais qu'il a loüez ; & réponse à cette objection.

ON dira qu'on voit quelquefois une mauvaise farce, une Thalie barbouillée amuser le public longtems, & attirer encore des spectateurs à une vingtiéme représentation. Mais le public qui va voir ces farces durant la nouveauté, vous répondra lui-même qu'il n'en est pas la duppe, & qu'il connoît le peu de valeur de ce Comique des Halles. Il vous dira dans le lieu même, qu'il met une différence immense entre ces piéces & le Misantrope, & qu'il n'y vient que pour voir un Acteur qui réussit dans quelque personnage bizarre, ou bien une scéne qui aura du rapport avec une avanture récente, & dont il est parlé dans le monde. Aussi dès que le tems